Une chasse à l'ours dans les Pyrénées

Il y a encore quelques ours dans les Pyrénées, mais ils ne sont pas à la portée des amateurs de chasses faciles, vous allez en juger : La chasse à l'ours se fait ici de deux façons : à la battue ou à l'affût. De la première, je ne dirai pas grand-chose, si ce n'est qu'elle est ordinairement infructueuse, soit par la faute des rabatteurs qui conduisent mal leur traque, soit par la faute des chasseurs, qui se lassent de conserver au poste le silence et l'immobilité voulus. Une autre cause spéciale, ignorée de beaucoup, concourt encore à faire échouer la partie. L'ours, qui est un animal très intelligent, marque une répugnance instinctive à se laisser pousser de jour sur un poste où il passera de lui-même, la nuit, en toute confiance. Un vieil ours, surtout, arrivera huit fois sur dix à se dérober à travers les rabatteurs, ou à passer par un faux poste.

Quelques chasseurs d'occasion, en villégiature dans les stations balnéaires des Pyrénées, se payent encore l'illusion d'une chasse à l'ours. Le jour fixé pour la battue, si le temps le permet, le beau Monsieur aux guêtres vernies, au veston de chasse irréprochable, après un copieux déjeuner, part au petit jour, armé de son "hammerless". De nombreux rabatteurs qui jettent sur lui des sourires narquois l'accompagnent. Chemin faisant, les anciens, pour l'éblouir, lui racontent des histoires d'ours fantastiques. Enfin, on arrive après d'interminables lacets dans la montagne, au séjour présumé de l'ours.

Le chef de la bande s'occupe d'abord de poster le Monsieur, qu'il laisse en lui faisant mille recommandations de prudence. Celui-ci, livré à lui-même, sent un petit frisson, cousin germain de la peur, lui parcourir les veines : "Tout de même, se dit-il, si l'ours allait venir !" Et voilà la battue qui commence : les traqueurs font entendre des cris étranges, qui n'ont rien d'humain. Les coups de feu se succèdent, c'est un vacarme infernal que se répercutent les échos de la montagne ; mais les malins ont évité soigneusement les endroits trop pénibles et trop accidentés d'où, en somme, on avait quelque chance de déloger un ours.

Après trois mortelles heures d'attente inutile, le chasseur commence à se rassurer et à s'ennuyer ; il change fréquemment de place, et fume même une cigarette pour tuer le temps, faisant enfin dix fois plus qu'il n'en faut pour donner l'éveil à plus malin que lui. Les cris se rapprochent peu à peu, et les rabatteurs finissent par apparaître ; ils ont vu l'ours, et peu s'en est fallu qu'il passe au poste, mais certainement, disent-ils, il a dû éventer quelque chose. Histoire à dormir debout, toujours concertée d'avance par les traqueurs, pour se moquer du Monsieur. Enfin, on est censé avoir fait ce que l'on a pu ; bref, le coup est manqué, ce sera pour une autre fois ; le beau chasseur se console en pensant qu'après tout, il pourra bien, néanmoins, raconter à ses amis qu'il a chassé l'ours, s'estimant fort heureux, dans son for intérieur, qu'il ne lui soit pas arrivé de mésaventure. Il en est quitte pour avoir sali ses belles guêtres et allégé son portemonnaie. Tout le monde se hâte de dégringoler de la montagne et de se rapprocher de la cuisine. Ainsi se terminent habituellement les battues à l'usage des gentlemen, car Dieu ne peut pas vouloir qu'une aussi belle bête tombe ainsi sous les coups d'un chasseur d'occasion.

De la chasse tapageuse passons maintenant à la chasse silencieuse, ou pour mieux dire à la vraie chasse : tout autre est l'affût de nuit à deux mille cinq cents verges d'altitude sur ces plateaux solitaires où l'on trouve les "cujalas". On appelle cujalas, dans le pays, le campement des brebis pendant l'été. Ces terrains, saturés de fumure, produisent une plante appelée mugette, qui fournit à l'ours un herbage en même temps qu'un tubercule préférés par lui à tout autre.

Pour avoir la chance de tirer un ours à l'affût, il faut s'abonner à passer dix à douze nuits entières et consécutives soit au pâturage, soit au passage de l'animal, c'est ainsi que votre serviteur, absolument étranger au pays, en a pourtant tué deux. Le premier m'a coûté six nuits d'affût et le second neuf nuits ; il suffit donc de vouloir résolument pour réussir.

L'étranger ne peut, cela va sans dire, se rendre compte par lui-même de son pays de chasse sans être accompagné. Dans ces déserts, où il doit arriver avant la montée des pâtres, il lui faut un guide ; je demanderai donc au lecteur la permission de lui présenter le mien :

Toussaint Saint-Martin, qui habite Eaux-Chaudes, est réputé à juste titre comme le plus grand chasseur du pays, il

est celui qui, sans contredit, connaît le mieux la chasse à l'ours. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, d'une grande honnêteté et d'une rare modestie, a déjà tué neuf ours, ce dont il ne vous parlera jamais s'il n'est pressé de questions. Il connaît la montagne au point de se retrouver, à une journée de chez lui, dans le brouillard le plus épais, en cotoyant d'affreux précipices. Heureux le chasseur étranger qui, au lieu de certains farceurs fainéants, avides de réclame, a la chance de tomber sur un homme de sa valeur, car le choix d'un guide est de première importance.

Parti de Gabas avec Saint-Martin dans les premiers jours de juin, nous nous dirigeâmes par la route de Penticosa, vers les massifs boisés qui dominent la droite de la vallée, afin d'atteindre les pâturages que les brebis ne fréquentent pas encore en cette saison de l'année. Arrivés au premier cujala, nous fûmes désagréablement surpris de ne trouver là aucune grattée, aucune piste d'ours, mais comme le jour s'avavançait, nous convînmes néanmoins à tout hasard de passer là notre première nuit d'affût, qui fut glacée et de vaine attente. Le lendemain matin, nous partîmes pour des régions plus favorables. Arrivés à notre nouveau campement, nous eûmes la joie d'apercevoir les foulées du sanglier mêlées aux grattées de l'ours, mais la pluie étant venue à tomber à torrents, nous obligea la première nuit à garder la cabane, d'où nous aperçûmes un sanglier qui soupa à notre barbe, sans qu'il nous fût possible de l'approcher. Le lendemain, la pluie ayant cessé, nous permit de constater que l'ours était venu aussi pendant la nuit ; dans ces conditions, les cataractes du ciel se fussent-elles ouvertes que nous n'eussions pas manqué l'affût.

A six heures du soir, chacun gagna donc son poste pour y passer la nuit. Sur les sept heures un léger vent d'Espagne s'éleva par intermittence, qui me donna des inquiétudes par rapport au poste que j'occupais. Néanmoins, espérant le voir cesser, tant il était faible, je demeurai en place, me trouvant aussi trop tard pour changer, et je me roulai définitivement dans ma couverture, mon fusil à la main, ma carabine à côté de moi. Tout d'un coup, tournant par hasard la tête, j'aperçus un ours gris de belle taille qui descendait à grands pas la pente gazonnée qui me dominait à droite. Ce maudit petit vent ne cessait pas ; pour en atténuer les effets, sans perdre l'ours de vue, je me baissai le plus possible derrière un genévrier rabougré, dans l'espérance que l'odeur serait ainsi tamisée par le branchage. L'ours s'arrêta à quatre-vingts verges de moi et se mit à brouter les premières mugettes qu'il rencontra, jetant de temps à autre la tête à droite et à gauche. Jamais je n'avais vu un animal de son espèce aussi décapité et libre de ses mouvements. Subitement, poussant un sourd grondement, il releva la tête dans ma direction, et avant que j'aie pu échanger mon fusil contre ma carabine, il détala d'un galop rapide droit sur la forêt. Je vis encore ses pieds de derrière semblables à deux grandes mains chasser le terrain derrière lui à grandes foulées ; ma déception fut terrible. L'ours serait arrivé inmanquablement, d'après la disposition même des lieux, à vingt pas de moi. Mais l'ours, qui recevait presque directement les effluves du vent, m'avait éventé ; il n'y avait rien à faire. Je regagnai la cabane, déconcerté, et j'y passai une mauvaise nuit. Le lendemain matin, quand je racontai mon aventure à mon guide, je lus sur sa figure que j'avais commis une faute grave, en ne prenant pas immédiatement ma carabine ; j'avais en effet voulu attendre que l'ours arrivât à portée de mon fusil chargé de chevrotines.

Une autre nuit passée sur le sentier de l'ours et sur des foulées de sanglier fut inutile, mais nous trouvâmes le lendemain des grattées d'ours toutes fraîches derrière le monticule d'où le mien était descendu. Pensant qu'il ne s'était pas choqué pour si peu, j'y passai la nuit suivante, toujours sans résultat. Décidément, il fallait partir plus loin, mais deux autres nuits passées dans un bas-fond sur un travail un peu ancien, nous prouvèrent que nous n'étions plus en contact avec notre gibier. Nous résolûmes alors de traverser la vallée d'Ossau pour gagner un cujala situé au couchant du pic du Midi, nommé "Aillous", où l'on pouvait, d'où nous étions, apercevoir à la lunette le tapis de fortes mugettes déchiré de nombreuses grattées. J'étais du reste attiré là par mes premiers exploits ; j'y avais tué mon premier ours quelques années auparavant.

Chemin faisant, nous vîmes les traces d'un jeune ours qui ne pouvait qu'habiter la région ; c'était réconfortant. Arrivés en-

fin à destination, nous pûmes voir et retrouver le travail du jeune animal, qui s'était comporté comme s'il eût été absolument chez lui. Installé au coucher du soleil sur un rocher à proximité des ébats qu'il avait pris, je fus intrigué, sur les neuf heures du soir, par un petit bruit particulier, dont je ne me rendais pas compte ; les frôlements s'accrochèrent. Je reconnus que ce bruit ne pouvait provenir que des pieds de derrière de l'ours, traînant sur le gazon. Peu après, en effet, je l'entendis souffler ; il n'était pas à plus de vingt verges de moi. La lune n'était pas encore levée, et je n'y voyais absolument rien, mais je suivais parfaitement bien de l'oreille le parcours de l'animal, qui déchirait les racines avec ses griffes. Au bout d'une heure, tout bruit avait cessé, et je pus constater le lendemain que cet ours avait fait le tour de mon poste à une faible distance, sans que je l'aie entrevu une seule fois. La nuit suivante, je décidai de l'attendre au fond du cujala, au débouché de ce fameux sentier de l'Estiber chanté par les troubadours du pays, comme le plus fameux passage d'ours. Sur les minuit, je l'entendis qui tourniquait dans la fondrière qui précède le cujala, et je comprends très bien qu'il voudrait monter, mais qu'il soupçonne ma présence. Il ne fait pourtant pas d'air, et je ne comprends rien à l'hésitation de cet ours ; bref, au bout d'une demi-heure, les pas et les bruits cessent : il avait compris quelque chose, car les jours suivants je ne pus constater sa présence dans la région.

De nuit en nuit j'arrivais insensiblement au bout de mon rouleau, sans avoir rien fait. La lune diminuant se levait tard, et de plus, Saint-Martin, qui était alors soldat, voyait expirer sa permission. Il fallait forcément nous séparer, et j'étais navré de terminer ainsi ma campagne. Quelque chose me disait pourtant que tout espoir n'était pas encore perdu. Je descendis avec lui à Gabas, où je lui fis part de ma détermination de remonter seul en montagne pour y passer deux nuits de plus. Il ne me répondit ni oui ni non, mais comme, d'après lui, j'étais poursuivi par la malchance, il jugeait, j'en suis sûr, ma dernière tentative comme parfaitement inutile. Néanmoins, après un bon repas à l'hôtel Bergès, et quatre heures de sommeil réparateur dont j'avais bien besoin, après tant de nuits passées à la belle étoile, je me décidai à remonter seul en montagne, après avoir demandé au fils Bergès de venir chercher mes bagages le lundi matin. Chemin faisant, je trouvais bien, à part moi, que c'était là un entêtement de chasseur enragé, mais j'avais foi dans mon étoile. Arrivé dans ces solitudes, j'eus la sensation qu'éprouvera le dernier homme sur la terre avant la fin du monde. Après un frugal repas, je m'installai de nouveau à mon poste, où je passai sans rien voir une nuit très fraiche, mais sur les onze heures du soir, je perçus très distinctement un bruit de pierres entrecroquées, dans la montagne qui s'élevait à ma gauche. Ce bruit m'intrigua d'autant plus que je savais qu'il y avait là-haut un passage, que je me promis bien de surveiller le lendemain, qui devait être mon dernier jour d'affût.

Quand le jour fut venu, je constatai avec plaisir que l'ours m'ayant fait faux bond, avait passé sa nuit au cujala ; c'était donc bien lui que j'avais entendu au milieu de la nuit précédente. Je cherchai le poste pendant la journée, et croyant l'avoir trouvé, je m'y plaçai, plein de confiance, après le coucher du soleil. Sur les neuf heures, j'entendis l'ours qui venait en travers derrière moi, mais à quelque distance. Je compris de suite que j'avais manqué le poste d'une quinzaine de verges trop bas. Comme un bouquet d'arbres nous séparait, je le laissai passer sans le voir, et me retournant doucement sur moi-même, je me glissai à quatre pattes sur le point où il devait forcément aboutir. Je l'aperçus, en effet, dans le brouillard qui s'était élevé, il me sembla pressé d'arriver au cujala, prenant à peine le temps de happer quelques bouchées de maigres mugettes, et bientôt je le perdais dans un épais brouillard. Je partis alors immédiatement l'attendre au fond du cujala, par où je pensais qu'il se retirerait. Pendant ce parcours de quatre cents verges je me heurtai à bien des rochers, et je passai un peu au hasard là où je n'aurais pas dû passer. J'étais enfin installé depuis une heure à mon poste, quand j'entendis subitement sur ma droite un galop lourd et précipité sur le gazon ; c'était mon ours, qui, ayant senti mes pas tout frais, se ruait en affolé sur la direction de Mariabach.

C'était mon dernier espoir qui s'évanouissait, je rentraï à la cabane, absolu-

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.
Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.
Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Bale Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LA TRUITE MORD BIEN

AU

Lac Ecorce

ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Îles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m., *5.00 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *11.10 p.m., *11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.
LABELLE, *8.45 a.m., *1.10 p.m., *5.00 p.m.
*Quotidien, *Quotidien, exceptés les dimanches
* Samedi, mardi et jeudi. * Dimanche seul.
* Quotidien excepté le samedi. * Samedi seul.
A. E. LA FLEUR, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.